



FÉERÉLIA

Florina L'Irlandaise



De la même auteure :

Féerélia

Moïra Tome 1

Une étrange célébration Tome 1.5

Ludmilla Tome 2

Floryanna Tome 3

Gwendal VS Gabriel Tome 4

**Cours après moi la poisse ! Zut, elle est
devant**

Daemonuis The Divide

Ce livre est également disponible en format numerique.

www.florinalirlandaise.com

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

Dépôt légal : Mars 2019

Copyright @2021 — Florina L'Irlandaise

14410 Vassy Valdallière

Design couverture : @Caroline Lor

Achevé d'imprimer en 2019

Correction par : @Diabl'Audrey 2021

ISBN Broché : 979-10-359-2559-8

ISBN Numérique : 9 782 956 938 040

Réédition : Mai 2021

Prix TTC : 16€

Crédit Illustration : Pixabay

Avertissement : Ce roman comporte des scènes érotiques dépeintes dans un langage adulte. Il vise un public averti et ne convient donc pas aux mineurs. De ce fait, l'auteur décline toute responsabilité dans le cas où cette histoire serait lue par un public trop jeune.

Le Code de la propriété intellectuelle et artistique, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L.122-5, n'autorise d'une part que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration. Aux termes de l'article L. 122-4 du Code de la propriété intellectuelle, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite ». Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivant du Code de la propriété intellectuelle.



À toi, Ciara, plus qu'un personnage de fiction. Tu es mon amie imaginaire, tes compagnons et toi, m'avez permis de ne pas devenir folle et tenir malgré tout le mal que l'on a pu me faire.

On raconte souvent que les enfants sont horribles entre eux. Moi, c'était les adultes qui l'étaient.

Pourtant, tu m'as toujours répété de me battre et ne pas désespérer. Qu'un jour, ma vie serait plus belle, et de ne pas oublier mon âme d'enfant. Comme toujours, tu avais raison. Merci à vous, d'avoir changé ma vie.

Et merci à toi, qui lis ces lignes d'y avoir contribué, ne perds jamais espoir. Car même lorsque tu crois que tout est joué d'avance, la vie peut te surprendre de la façon la plus incroyable qu'il soit.

Ne doutez jamais de vous, car moi je ne doute pas une minute de votre courage et de l'amour que je vous porte, mes petits lecteurs.

J'ai créé une playlist pour chaque roman que j'écris, voici le lien de celle de Ludmilla :

<https://youtu.be/NyVYXRD1Ans>



CHAPITRE 1

Ludmilla

Quelquefois, je ferme les yeux et je m’imagine dans un monde où le bonheur ne serait plus une recherche constante, mais une réalité. Où il n’y aurait plus ni guerre ni famine, où tout le monde aimerait son prochain comme son égal. Oui, c’est un monde utopique, je le sais.

Je suis assise là avec la mer devant moi. Ses vagues viennent s’abîmer sur le sable, l’odeur iodée est impossible à décrire tellement elle est présente. Je suis bien ici, tellement que j’aimerais ne plus jamais en partir.

Je pose mon menton sur mes genoux et je regarde l’horizon. La petite crique de mon enfance et sa plage de galets avec le sable un peu plus loin me rappellent des souvenirs tendres et pourtant si lointains.

Maupertus-sur-Mer, petit village sur la côte du Cotentin, dès que je ne vais pas bien ou que je me pose des questions, je m'installe sur sa plage ou sur le belvédère. D'ici, j'ai une vue imprenable sur ma ville, mon chez-moi : Cherbourg. Comment expliquer aux gens ce que je ressens quand je contemple le Cotentin ?

Grâce à mon métier, je voyage souvent et jamais je ne me suis sentie aussi bien qu'ici.

Que je regarde les vastes étendues de prairies et forêts, les falaises dignes d'un paysage irlandais ou bien comme en ce moment, la mer s'abandonnant sur la plage. Tout m'émerveille et en même temps m'apaise comme si seuls ces paysages arrivaient à m'ôter le vague à l'âme et l'impression de ne pas faire partie de ce monde.

Un crabe s'approche de moi, il me regarde un instant comme s'il pouvait comprendre ma tristesse.

Ils sont maintenant des dizaines autour de moi, des goélands et d'autres oiseaux. J'ai vu quelques lapins sur les rochers, un renard est assis à leurs côtés.

Il n'y a qu'avec moi que vous pouvez assister à ce genre de scène. Une chouette vient se poser près de mon pied. Elle me fixe en dodelinant de la tête.

— Oui, tu as raison, je suis triste. J'aimerais tellement que les gens vous voient comme moi, mais ils sont trop pris par leur guerre et leurs petits problèmes pour s'émerveiller de votre beauté.

Elle se rapproche de moi par petits bonds, le crabe se pousse doucement vers la droite pour lui laisser la place. Jayzee la regarde sans bouger, je sais que ma minette ne la chassera pas. Elle fait partie de ma « ménagerie », comme beaucoup, je l'ai adoptée ou elle m'a adoptée, c'est comme on le souhaite.

Anasthasia dira sans aucun doute qu'elle y a vu le remplissage de son ventre. Comment une petite chose comme elle peut manger autant, est un mystère pour moi aussi.

Quand je l'ai trouvée, elle n'était qu'une petite boule de poils de quelques semaines jetée dehors, car atteinte du coryza. Je l'ai soignée avec de l'amour et de la patience, je lui ai fait oublier les mauvais traitements subis. Pour preuve, Octavia et Olween, ses chatons jouent plus loin avec d'autres animaux. Je m'étais refusée à l'opérer à cause de sa petite taille de peur qu'elle ne survive pas à

l'anesthésie. Je ne vais pas avoir le choix, car sinon elle aura de trop nombreuses portées, au risque que je la perde.

Ma petite écaille de tortue pose sa patte sur ma main, je connais ce signal. J'étends mes jambes et elle se love contre mon ventre, sans lâcher la chouette du regard. Gentille, d'accord, mais c'est ma maîtresse ! Le message est bien passé.

La chouette se pose sur mon épaule d'un air de défi. Hévéa, ma golden redresse la tête puis, ne voyant pas de danger, se recouche pour finir sa sieste. Malgré moi, un petit rire m'échappe.

Les animaux, la musique, comme la mer ont cet effet-là sur moi : celui de me détendre même lorsque cela va mal comme aujourd'hui.

Quand j'y repense, j'en ai encore la nausée. Toutes ces cages entassées et cette tristesse.

— Je n'ai pas choisi ce métier pour faire cela. Ce n'est pas moi, cela ne me ressemble pas !

Tout en criant ces mots, j'ai tapé sur les galets faisant fuir quelques-uns de mes petits amis, mais je sais qu'ils comprennent mes pensées. Ils reviendront, comme d'habitude.

La première fois que ma mère a trouvé un lapin dans mon lit, elle a trouvé cela mignon. Quand ce fut des rats, voire des loups

à notre porte, elle a flippé pour reprendre l'expression d'Anasthasia.

Comme mon professeur de voile, qui aurait pu être effrayé quand je me suis retrouvée entourée d'un banc de poissons. Phénomène assez rare, mais qui avait été occulté par le spectacle joyeux des dauphins venus me saluer. Heureusement que nous avons une petite communauté ici à Cherbourg, et qu'ils n'ont pas vu la baleine au loin. Mon frère lui avait demandé de ne pas s'approcher.

Pourquoi les animaux ont-ils cette attitude avec moi, avec nous ?

À vrai dire, je ne le sais pas. Certes, nous avons tous des dons et parfois, ils se passent des choses curieuses, même pour nous.

Ma petite sœur Anasthasia parle aux plantes, fleurs, etc. Rien d'étrange jusque-là, sauf quand lesdits végétaux lui répondent. Franchement, voir une rose parler et vous dire :

« S'il te plaît, ne me cueille pas. Tu peux m'admirer sur ma tige, je ne dure pas longtemps, mais si tu me coupes, alors je vais mourir. »

Bah ! ça fout un coup, même au plus excentrique d'entre vous.

Arwen aussi parle aux animaux, mais marins.

Vraiment, une fleur qui parle, ça fait sourire, mais un phoque ou même un requin, là c'est carrément flippant.

Nous avons une grande structure où sont rassemblés beaucoup d'animaux aquatiques et évidemment, il y passe le plus clair de son temps. Enfin, il y passait, car maintenant il n'y a que la bagarre, les filles et sa moto qui comptent pour lui.

Je laisse échapper un soupir, je vais devoir rentrer et prendre une décision. Les délivrer et risquer de perdre mon travail et ma notoriété ou ne rien dire.

Je souris intérieurement consciente d'avoir déjà pris ma décision, au moment même où je me suis assise ici. Il est hors de question que l'on souffre devant moi et que je reste sans réagir. Il en a toujours été ainsi chez les O'Malley ! Et je ne fais pas exception à la règle, bien au contraire. Je me lève en m'adressant à mes compagnons que je ne lâche pas des yeux :

— Comme d'habitude, vous m'avez été d'une grande aide, mes amis. Alors je peux bien vous remercier.

Je vois les animaux redresser leurs oreilles, mes trois chats qui m'accompagnent partout s'étirent et se frottent à mes jambes.

— *Mère lune. Moi, Ludmilla, je t'invoque.*

Par la terre nourricière, nourris-les.

Par l'air médiateur, protège-les.

Par le feu purificateur, cache-les.

Par l'eau porteuse de renouveau, abreuve-les.

Que mon pouvoir et celui des éléments permettent à mes amis, les animaux, d'être en sécurité. Qu'il en soit ainsi puisque je le veux !

Au moment où je finis ma phrase, une pluie d'étoiles scintillantes apporte à chacun le mets dont ils raffolent.

Je frotte mes mains sur mon jean. Puis, accompagnée de mes amis à quatre pattes, je rejoins ma petite voiture. Je sais que ma mère va râler si je lui dis ce que j'ai fait, mais ce qu'elle ignore ne peut pas l'énerver, non ?

Et puis, ce n'est pas comme si elle ne connaissait pas ce que nous sommes.

Un coup de vent me renvoie ma masse de cheveux roux dans le visage, je les attache rapidement afin d'avoir le visage dégagé.

J'installe mes petits compagnons dans leurs cages et je clipse la ceinture de sécurité de ma chienne qui en profite pour me remercier d'un grand coup de langue. Elle est un peu pataude pour une golden, mais je l'adore et elle en a conscience.

Je retire mon grand gilet qui me tombe sur les mains, c'est toujours la même chose avec les vêtements. Je ne suis pas petite, mais pas très grande, non plus. Alors, on dirait toujours que j'ai piqué les habits de quelqu'un d'autre.

Je suis dans la norme : ni mince ni grosse, je suis madame tout le monde, à quelques exceptions près, me dis-je en souriant.

Je jette un œil au rétroviseur, je suis toujours surprise de la couleur étrange de mes yeux, un mélange de bleu et de vert. Les hommes passent leur temps à me reluquer, à m'interpeller dans la rue ou ailleurs et j'ai horreur de ça, car je ne suis pas non plus un canon de beauté.

Est-ce la couleur de mes cheveux ou mes yeux qui les attirent, je ne sais pas, mais ils me collent comme le miel aux abeilles. Avec un dernier regard, je protège mes amis de la nature, d'un petit sort de mon cru.

Ah oui, j'oubliais : je suis une sorcière.



CHAPITRE 2

Aëllig

— Ce n'est pas possible ! Il n'y a aucune piste, c'est comme s'ils s'évanouissaient dans la nature.

— Il y a un détail qui nous échappe, c'est certain. Mais lequel ?

Je fais le tour du bureau, en me passant la main dans les cheveux, dire que je suis stressé est un euphémisme.

Mon collègue se frotte le crâne sur lequel il n'y a pas un seul cheveu. Je le fixe, depuis combien de temps lui non plus n'a-t-il pas dormi ?

Et combien de temps tiendra-t-il sa « bête » en cage ?

À cette pensée, la mienne me jette un coup de griffe métaphysique. Je sais qu'il est hors de lui, qu'il a l'habitude de

chasser ses proies et de ne pas les trouver risque de le rendre fou. Voilà pourquoi, nous luttons tous les deux.

Allan est rentré dans « l'ordre » quasiment en même temps que moi. Nous avons été promus rapidement, compte tenu du taux impressionnant d'enquêtes que nous avons résolues. Cependant, sur celle-ci, il faut se rendre à l'évidence, nous séchons complètement.

Je scrute mon compagnon qui, même pour son espèce, est une force de la nature.

Un mètre quatre-vingt-quinze de muscles remplis de tatouages, certains issus de son peuple et d'autres qu'il a faits au fil de ses voyages. Je ne sais pas ce que la gent féminine lui trouve, mais ce mec est un aimant à nanas.

Est-ce que cela vient de son côté amérindien ? Ou peut-être de son regard gris bizarre chez un Lakota, mais je me vois mal aller leur demander pourquoi il les attire tant. En attendant, ça en devient frustrant pour les autres.

Je secoue la tête en revenant à notre enquête. Je jette un œil sur le mur où sont épinglées les photos de tous les disparus que nous sommes censés retrouver. Trois mois que nous sommes sur

cette enquête et une semaine que nous poussons nos forces au maximum.

— Si l'on ne trouve pas rapidement ce qu'il se passe, il nous faudra un autre mur. Nous avons carrément retapissé celui-ci, me répond-il.

— Je sais. Bon sang ! Cela commence à me soûler, dis-je en tapant du poing sur le mur.

— Calme-toi, vieux. Tu peux aisément comprendre que s'ils t'entendent, nous allons avoir le droit à un sermon des grands patrons.

— Je les emmerde, si tu veux connaître le fond de ma pensée. Tout le monde a ces notions, dans une disparition, ce sont les premières quarante-huit heures qui sont primordiales. Et là, on nous refile la patate chaude parce que les « grands pontes » n'ont pas trouvé le début d'une explication. Alors qu'ils ne me cherchent pas de trop parce que je n'ai pas peur d'eux moi, et puis ce n'est pas le jour !

Mon collègue croise ses deux immenses bras sur sa poitrine sans rien dire, puis il lâche :

— C'est bientôt ?

— Dans une semaine. Je pensais qu’avec le temps, ce serait moins dur ou que je me ferais une raison, mais ce n’est pas le cas, répliqué-je en me frottant les avant-bras comme si cela pouvait effacer ma peine.

— Ça fait combien de temps ?

— Vingt ans, vingt longues années à me demander ce qui a bien pu se passer ce jour-là.

Nous restons silencieux quelques minutes en regardant tous ces visages. Chacun perdu dans ses pensées ou ses souvenirs.

— À mon avis, vieux, si cela se trouve, c’est eux le chaînon manquant.

Je redresse la tête, lui aussi se pose la question.

— Je t’avoue que quand j’ai lu les dossiers, j’y ai pensé.

— Après tout, ça semble être à peu près le même *modus operandi*.

— Je ne suis pas capable de te donner cette information, je n’avais que dix ans. Mais j’ai un doute, tu as épluché les rapports, ils ne se seraient pas laissé faire comme ça. Surtout en me sachant seul.

Je m’en souviens comme si c’était hier.

« Je suis assis à même le sol. Je suis inquiet, cela ne leur ressemble pas. Depuis que maman a insisté pour que j'aïlle à l'école, ils n'ont jamais été en retard.

Le soleil commence à décliner et puis j'ai faim. Je pourrais rentrer seul, mais papa ne veut pas. Je ne dois pas sortir de l'enceinte de l'établissement avant que l'un d'eux, et seulement eux, viennent me chercher. Je frappe la balle contre le mur machinalement.

Lorsque le ciel se couvre, je lève la tête, mais à la place du soleil se tient un grand homme blond. Je sais de qui il s'agit et je ne comprends pas ce qu'il vient faire ici. Soudain, il s'adresse à moi :

— Bonjour, Aëllig, tu te souviens de moi ?

— Oui, lui réponds-je d'une voix mal assurée, car malgré moi je suis intimidé. Sa réputation l'a précédé.

— Tu te demandes sûrement pourquoi je suis ici, pas vrai ?

— Heu ! Surtout, pourquoi vous me parlez, en fait ?

Je me sens rougir. Personne ne lui parle ainsi, et surtout pas un enfant de dix ans. Je fixe mes chaussures en carrant les épaules, dans l'attente de sa colère, mais ne la voyant pas arriver je redresse la tête pour le voir agenouillé à ma hauteur. C'est là que j'ai saisi que quelque chose n'allait pas.

Il n'y a qu'une seule raison qui pourrait expliquer cela, mais je n'ose pas l'exprimer à voix haute.

— Écoute, mon grand. Il va falloir que tu sois fort et que tu grandisses plus vite que prévu, j'en ai bien peur.

Les larmes me serrent la gorge. Je ne veux pas pleurer. Non ! je ne veux pas. J'arrive à sortir d'une voix tremblante :

— Est-ce que... est-ce qu'ils sont...

Je fixe ses deux grands yeux bleus comme s'ils pouvaient m'ôter le poids que je sens poindre sur ma poitrine.

— Je vais être honnête avec toi, je ne sais pas, mon grand. Ils ont disparu.

— Tous les deux ?

— Oui. C'est pour cela que je suis venu te chercher. Tu vas venir vivre avec moi, je suis un vieil ami de tes parents.

— Non !

Il ne dit rien, il se contente de me regarder avec ses deux grands yeux innocents. Alors, je me jette sur lui avec toute la violence que contient mon petit corps et je le frappe sans cesser de lui répéter :

— C'est votre faute, à vous tous. Je m'en fous moi de vos vies, de vos guerres ! Moi je n'avais qu'eux !

Chaque coup que je lui porte, l'homme devant moi les encaisse sans broncher. Ce qui déchaîne ma colère, au lieu de la calmer.

— J'espère qu'elles sont mortes, vous m'entendez ! Comme cela, vous saurez ce que cela fait d'être seul au monde.

Je vois sa mâchoire se contracter.

— Crois-moi, petit, je comprends ce que tu ressens et cela ne sert à rien d'essayer de provoquer ma colère. En revanche, quand tu seras plus vieux, si tu le souhaites toujours, tu pourras me jeter encore ton accusation au visage. Cependant, je ne te promets pas que tu en ressortiras vivant, mais pour le moment, j'ai une promesse à tenir. Je vais donc t'élever et crois-moi, je les retrouverai, TOUS ! Mets-toi bien ça dans le crâne.

Il part sans se retourner, son grand manteau blanc claquant sur ses bottes. Je reste quelques instants à pleurer sur mon sort, mais je dois admettre qu'il a raison, je ne peux pas rester seul à mon âge. Je lui cours après pour me mettre à sa hauteur.

Frottant de ma manche les larmes de mon visage, je lui dis :

— Je n'ai pas le choix de vous suivre, mais promettez-moi quelque chose.

— Oui, quoi ?

— Que vous m'apprendrez à me battre et que vous m'aiderez à trouver ce qui est arrivé à mes parents.

— Je te donne ma parole, si elle a encore quelques valeurs, ici-bas.

Je le regarde, pensif :

— Je l'accepte.

Je marque un temps d'arrêt, je n'arrive pas à dire papa ou maman sans que ma gorge se serre, puis je reprends :

— *Mes parents vous faisaient confiance, ce qu'ils faisaient rarement ! Alors pour moi, elle a autant de valeur que la leur.*

Il reste à m'observer quelques instants, puis il me réplique :

— *Tu leur ressembles beaucoup. Ils seraient... Non ! Je suis sûr qu'ils sont fiers de toi. Pour le moment, nous ne savons pas ce qu'il leur est arrivé. Alors, nous ferons comme s'ils étaient toujours en vie, si cela te convient.*

Je réfléchis un instant et lui dis :

— *D'accord.*

Il m'a tendu sa main que j'ai prise et il n'a jamais failli à sa promesse. »

Je reviens au moment présent lorsque j'entends mon adjoint se racler la gorge :

— Excuse-moi de tirer de tes pensées, mais j'entends justement le chef arriver.

Je reconnais le claquement significatif des bottes contre le carrelage.

— En espérant qu'il aura de meilleurs résultats que nous. Après tout, c'est pour ça qu'il est le chef !

Et il éclate de rire. C'est peut-être bizarre, mais le voir s'esclaffer ainsi me fout plus les jetons que quand il est sérieux finalement.

— Je ne pensais pas te trouver en train de rire, Mat' o gi¹ !
Soyez sympa de partager votre blague, que j'en profite aussi !

Je ne me ferai jamais à ce qu'il l'appelle ainsi. Pour tout le monde, c'est Allan, voire Al, mais les chefs s'entêtent à l'appeler par le prénom que son peuple lui a donné.

Je regarde mon chef, malgré son imposante stature, Allan se fait toujours tout petit devant lui. Pourtant, l'homme devant moi, même s'il est grand, n'est pas aussi musclé que lui. Où est-ce son grand âge qui l'intimide ?

— Je pense plutôt que c'est mon passé qui l'intimide, mon garçon.

Il m'énervé quand il lit dans mes pensées, ainsi.

¹ Ours brun en Lakota. Merci à l'auteur qui est Sa'n et dont le site est à l'adresse www.astrosante.com/mikmaq.html pour ses informations précieuses sur les Lakota.

— Je sais ! D'ailleurs, en parlant d'énervement, vous allez devoir vous changer. Il y a encore eu un enlèvement. Je me rends avec vous sur les lieux, tant que la piste est fraîche.

À peine a-t-il fini sa phrase qu'Allan se transforme pour laisser apparaître un ours brun gigantesque. Mon tigre aussi ne se fait pas prier. Et nous nous rendons tous les trois sur le lieu de l'agression avant que les odeurs disparaissent et que nous perdions un début d'indice.



CHAPITRE 3

Arwen

Je suis encore à l'aquarium, j'aime bien y donner un petit coup de main, de temps en temps. Personne ne connaît mes facultés et c'est tant mieux, sinon je finirai par me retrouver entre les mains des scientifiques.

D'ailleurs, je ne sais pas si je ne devrais pas demander à Aydan de vérifier l'identité du propriétaire de la camionnette noire qui me suit partout.

J'ai poussé ma Harley sur un circuit. Je roulais donc plus doucement en rentrant, ce qui m'a permis de voir que ce véhicule était derrière moi. Sans attendre, j'ai fait demi-tour en direction de Paris. Et comme de bien entendu, ils sont toujours là, je me fais donc discret. S'il n'y avait que moi en jeu, je leur aurais déjà cassé la figure depuis belle lurette, mais il y a ma famille. J'ai traîné un

peu dans la capitale pour être sûr que je n'étais pas parano. Seulement, je suis de retour avec eux collés à mes basques comme une moule sur son rocher.

Mon estomac crie famine à cette image. On pourrait croire que mon attachement à la faune et à la flore ferait de moi un végan ou un végétarien comme ma sœur, mais je ne peux pas me passer de viande. En revanche, je sais à qui je l'achète, puisque je ne passe que par de petits producteurs amoureux de la nature comme moi.

Je sais, je sais, ce sont des excuses. J'en suis conscient, donc tout n'est pas perdu pour moi, enfin j'espère.

J'ai fini de faire le ménage, je regarde les soigneurs s'occuper de leurs pensionnaires. J'aimerais avoir le don de voyager dans le temps. Ainsi, j'irais me trouver enfant, pour me dire de bosser un peu à l'école.

Quoique, vu tout ce qui nous est arrivé, je ne sais pas si cela servirait à grand-chose.

En attendant, je tiens un magasin de bécane ce qui me permet de bouger. Car d'après ma mère, je dois être branché sur une pile solaire, tant je remue. Elle n'a pas tort, cela dit. Je ne supporte pas l'inactivité.

Le directeur a été surpris que je le sollicite pour faire du ménage en tant que bénévole, mais c'était assez difficile de dire pour que l'on m'accorde le poste :

— Bonjour. Voilà, j'ai des dons qui me permettent de parler avec la faune sous-marine et vos pensionnaires me réclament depuis des jours. Du coup, je me demandais si vous seriez d'accord pour me laisser le poste ?

Mouais pour l'embauche, je ne sais pas. En revanche, l'asile, c'est direct et sans passer par la case départ, c'est sûr.

Je regarde les poissons, je leur ai expliqué de ne plus me fixer, les soigneurs trouvaient cela étrange. Enfin, pas plus que lorsque le requin a cessé de nager, pour m'observer. Comment leur dire qu'il est malheureux dans ce bassin ?

Je me rappelle lorsque j'étais petit, ma mère m'avait amené dans un célèbre parc aquatique. Je n'avais pas passé la porte que la nausée me prenait déjà, je ne pourrais jamais oublier les cris de désespoir de tous ces animaux. J'ai supplié ma mère de les libérer, mais elle refusait d'entendre leurs cris et leurs suppliques.

« Aidez-nous, »

« Libérez-nous »

« Je veux retourner dans l'océan, par pitié, s'il vous plaît. »

C'est ce jour-là que j'ai su que ma mère avait les mêmes dons que moi, même si elle les réfutait en bloc. Puisqu'à chacun de leurs cris, elle sursautait. Nous sommes partis en catastrophe les laissant livrés à eux-mêmes.

Je l'ai détestée pour cela, nous avons déménagé pour réintégrer notre Normandie natale quelques mois après. Je suis sûr que c'est à cause des dons que ma mère se découvrait chaque jour, mais il est impossible de parler de cela avec elle.

J'y ai pensé jusqu'à ce que je sois en âge de les délivrer. Et avec mon « frère » de toujours, nous avons réussi. Cela avait fait la une de tous les journaux. Aucune trace d'effraction, pas d'image vidéo, juste une banderole :

« Un animal doit vivre libre ! Leur place est dans l'océan. Si un jour, nous constatons d'autres lieux comme celui-ci, alors nous frapperons plus fort ».

Ça a fait du bruit pendant des mois, certains établissements nous ont nargués, bien entendu.

J'aurais voulu voir leurs têtes, quand ils ont constaté que tout leur « précieux » argent avait été redistribué équitablement dans des associations de défense animale.

Oh ! oui, ils ont essayé de les récupérer, mais à chaque fois je prenais plus. Enfin, nous prenions, car au fur et à mesure, j'avais des soutiens inattendus.

Gwen, Lu et plusieurs autres se sont joints à nous. Maintenant, les établissements de ce genre ne sont plus qu'une poignée.

J'avoue que de prime abord, je pensais qu'ici c'était la même chose, mais je me trompais.

J'ai dû expliquer au grand requin qu'étant né en captivité, les autres le tueraient sûrement, l'instinct de survie a fait le reste.

Je me secoue, si je reste immobile, je vais attirer encore plus l'attention. Je range mon matériel et envoie un salut télépathique à mes compagnons. Je sais qu'ils sont bien traités ici, mais je ne peux pas les quitter pour autant.

J'avais décidé de rentrer directement chez moi, mais il fait tellement doux que je décide d'aller piquer une tête, cela me fera du bien. Dans la mer, j'ai l'impression d'être enfin chez moi.

Je pousse ma moto. Je sais que je roule trop vite, les filles râleraient, mais elles ne sont pas là. Et comme dit le dicton : « quand le chat n'est pas là, les souris dansent ».

Bon ! Je suis juste une très grande souris, me dis-je en souriant.

J'arrive sur place et je laisse toutes mes affaires sur la plage. Collignon est quasiment déserte à cette heure, je vois bien quelques filles s'arrêter net en me voyant en caleçon. Pourquoi est-ce que je m'embêterais avec un short de bain, alors que mes sous-vêtements noirs font parfaitement l'affaire.

Il est vrai que la nature ne m'a pas trop mal gâté du côté physique, bien que mes muscles soient dus à mes entraînements intensifs. Seulement, le bleu intense de mes yeux et ma chevelure brune attirent les jeunes femmes depuis que je suis adolescent. Et je mentirais si je disais que je ne m'en sers pas.

En attendant, là tout de suite, j'ai un besoin vital de l'eau. Je cours comme un gosse en voyant les vagues m'éclabousser. L'eau est fraîche, mais je m'éloigne dans de longues brasses. Cette plage n'est pas ma préférée, mais j'avoue que la vue n'est pas désagréable. Il est certain que nous ne sommes pas à Maupertus ou à Bretteville-en-Saire, voire même à Sciotot, qui est le paradis des surfeurs du coin.

Bon sang ! que j'aime cette région, c'est dingue. Je ne pourrais pas partir loin d'ici, j'ai besoin de la mer. Mais aussi de ces

paysages qui sont par moments tellement magiques que l'on s'attend à voir émerger d'une source, voire même des eaux, un autre monde.

Un rire m'échappe, je suis vraiment atteint, ma famille a raison. Je suis bon pour l'asile.

Je plonge et d'un mouvement de jambe, je me propulse plus au fond. Mes amis, les dauphins, viennent me saluer.

Voilà, c'est ici qu'est ma vie, au milieu de la faune aquatique. Je ne me suis jamais inquiété de ma faculté à respirer en apnée. Je peux rester longtemps sous l'eau, sans que j'aie jamais songé à savoir combien de temps exactement. Car ma mère ou ma grand-mère en auraient fait une attaque.

Je remonte à regret et me dirige vers mes affaires. Je ne peux pas m'empêcher de saluer mes gardes du corps qui font semblant de ne pas me voir. Bande de bouffons, va !

Je regarde mon portable pour y trouver un message de ma petite sœur :

[Coucou, grand frère. Tu manges à la maison ? M'man a fait des lasagnes. Bisou, je t'aime le moche]

Je réfléchis un instant. Ou je rentre pour retrouver mon appart vide, ou je retrouve la smala. Je lui renvoie ma réponse :

[J'arrive, je vole, le crapaud]

Je souris, car je sais qu'elle va enrager derrière son téléphone, j'enfourche ma bécane. Comme pour l'eau, je ne résiste pas longtemps à l'appel de ma famille ou de mon estomac. Pour être honnête, je ne résiste surtout pas aux petits plats de ma mère.



CHAPITRE 4

Anasthasia

— *Que crois-tu que je sois ?*

— *Un rêve ? Une projection de mon cerveau, qui doit être aussi dérangé que le suppose Gwen.*

— *Et si ce n'était pas le cas, si j'étais bien plus que cela ?*

— *Alors, cesse de faire des mystères et dis-moi qui tu es !*

— *Peut-être ne le sais-je pas moi-même. En vérité, je ne sais plus trop ce que je suis, ni qui suis-je ?*

L'ombre que je vois dans mes rêves depuis quelque temps commence à s'estomper doucement.

— *Non ! Attends.*

— *Oui ?* fait la voix comme si elle attendait un signe, une information.

— *Ne pars pas, j'ai peur quand tu n'es pas là.*

— *De quoi as-tu peur ?*

— *Des voix et des autres ombres, avoué-je dans un souffle.*

— *Oh ! Je ne suis pas la seule que tu vois et que tu entends ?*

Je reste silencieuse un instant. Puis, de peur qu'elle ne reparte, je murmure, comme si parler d'eux leur donnerait une matérialité qu'ils n'ont pas :

— *Non, tu n'es pas la seule. À vrai dire, depuis que je sais parler, ils viennent de plus en plus nombreux. J'ai cru un moment que je rêvais, mais j'ai vu leurs photos dans d'autres endroits. Je sais donc qu'ils sont vrais, qu'ils existent ou plutôt qu'ils ont existé.*

— *Qui ça ? De quoi parles-tu ?*

— *Des âmes ou des esprits, comme tu veux.*

L'ombre reste immobile comme si elle se posait des questions et finit par m'interroger :

— *Tu crois que je suis une âme ?*

— *Je ne sais pas. Je ne crois pas, car je vois tes contours par moments. Mais c'est comme si je n'arrivais pas à fixer mon regard sur toi, comme si l'on m'empêchait de te regarder.*

— *Ab ! Alors, n'insiste pas. Nous finirons bien par trouver qui je suis, en attendant je sais qu'il faut que tu te reposes. Ne me demande pas comment je le sais, mais c'est ainsi. Promis, je reste et je veille sur toi, Princesse.*

— *Pourquoi m'appelles-tu toujours ainsi ?*

— *Encore un de mes mystères. Je t'avoue que je ne sais pas ce qui m'attire vers toi. Seulement, je dois être à tes côtés, je ne peux pas faire autrement. Allez, dors maintenant.*

Comme si cette simple phrase avait un pouvoir. Je m'endors et pour la première fois depuis des années, je dors d'un sommeil réparateur.

Je me réveille d'excellente humeur. Je descends l'escalier quatre à quatre, en chantant.

J'étreins ma mère et lui pose un bisou sur la joue alors qu'elle prépare le petit déjeuner de toute notre petite troupe, je lui donne un coup de main en mettant la table et je chipe un cookie en passant.

Je vais embrasser ma grand-mère. Comme d'habitude, elle semble ailleurs et comme toujours une étincelle passe entre nous. Elle me regarde comme si elle allait me dire quelque chose, puis ses yeux s'éteignent et je sais qu'elle est repartie.

Je m'assois près de mon grand-père et je dépose un baiser sur sa joue. Pour la première fois, une image s'interpose entre nous. Je reste saisie en le fixant, ne comprenant pas ce que je viens d'entrapercevoir.

— Eh bien, princesse, on dirait que tu viens de voir un fantôme, s'exclame-t-il.

Pourquoi cette expression, pourtant anodine, me donne-t-elle des frissons ?

Je plisse les yeux, mais j'ai toujours mon grand-père devant moi. Les mêmes cheveux blancs coiffés en catogan, le foulard autour du cou, les mêmes rides. Et pourtant, mon cerveau m'informe que quelque chose ne va pas dans cette image. Je m'assois à ses côtés sans prononcer un mot, tout en me questionnant sur le fait que j'ai choisi le terme image pour le représenter.

Ludmilla arrive en riant. Après un tour d'embrassades à tout le monde, elle se tourne vers moi en répliquant :

— Eh, le crapaud, ton oiseau veut entrer.

Je reste à la regarder, stupéfaite. Pas à cause du qualificatif qu'elle utilise pour s'adresser à moi, puisque nous nous appelons tous avec des « mots d'amour », comme l'appelle maman. Mais

n'ayant pas d'oiseau, je ne comprends pas l'allusion. Je saisis ce qu'elle me raconte lorsque j'entends de légers coups à la fenêtre.

Je m'approche et ouvre celle-ci où apparaît un corbeau bien plus gros que la normale, me regardant comme s'il attendait une réponse.

Je me secoue. Mais bon sang ! qu'est-ce que j'ai ce matin ?

Comme si j'avais besoin d'une raison à tout. Cela fait des mois qu'il me suit partout et par moments il lui arrive, comme ce matin, de venir quémander à manger. Subitement, une idée me vient à l'esprit et je me tourne vivement vers ma sœur :

— Demande-lui qui il est !

Ludmilla me regarde stupéfaite.

— Bah, un corbeau, tu veux que ce soit quoi ?

— Pose-lui la question ! Je te dis, c'est important.

Elle hausse les épaules et va pour s'exécuter quand j'entends ma mère claquer sa tasse sur la table :

— Vous n'allez pas recommencer avec ses stupidités !

— Mais m'man.

— Il n'y a pas de mais ! Ta sœur et les autres membres de cette famille n'ont pas de dons pour quoi que ce soit. Si ce n'est

juste pour vous faire passer pour des fous furieux ! Je ne veux pas que l'on dise que mes enfants sont des échappés de l'asile.

— Bon ben, c'est dommage, car c'est trop tard, lance Gwen qui rigole par-dessus sa tasse.

— Ça te fait rire, toi ? Occupe-toi de mère et donne-lui à manger, elle est encore en train de rêvasser et c'est encore moi qui devrai me la coltiner !

— Maman !

C'est la première fois que j'entends ma sœur élever la voix sur notre mère. Elle s'en aperçoit aussi, car elle se reprend aussitôt :

— M'man, ne dis pas des choses comme cela. Elle peut t'entendre, les médecins l'ont affirmé.

— Pfff ! Cette bande d'incapables que celui-ci paye un prix d'or, dit-elle en montrant notre grand-père du visage. D'ailleurs d'où tiens-tu tout cet argent, toi ?

Grand-père ne relève pas, il regarde Aydan qui s'apprête à quitter la maison pour un rendez-vous :

— Elle est stressée, la petite. Tu devrais lui payer un spa, cela lui ferait du bien et à nous aussi. Peut-être que ça la calmera un peu et qu'elle oubliera sa mauvaise humeur habituelle.

Maman claque sa tasse qui se casse en deux, elle ramasse les morceaux prestement. Elle attrape Zac qu'elle place sur sa hanche et monte en marmonnant des choses incompréhensibles. Lu me regarde en me questionnant :

— Ça ne va pas ? D'habitude, c'est toi qui prends la défense de grand-mère et de Gwen. Tu as un problème au lycée, tu veux qu'on en parle ?

Elle a raison. Je n'hésite jamais à venir à leur rescousse, je suis même souvent avec grand-père ou Gwen pour la faire enrager. Alors pourquoi est-ce que je me sens différente ce matin ?

Je hausse les épaules, ce qui déclenche un croassement chez l'oiseau, dont j'avais oublié la présence sur mon épaule.

Je le pose sur le rebord de la fenêtre avec son biscuit, je n'ai plus envie de savoir si c'est véritablement un volatile comme les autres.

Je ne réponds pas, j'avale mon café, prends mon sac et je file en cours, sans un mot. Toute la journée, les mêmes questions tournent en boucle dans mon esprit.

« Qu'est-ce qui a changé ? »

« Pourquoi est-ce que j'ai l'impression qu'il manque quelque chose dans ma vie sans savoir quoi ? »

« Je viens d'avoir dix-sept ans, je ne peux pas dire que j'ai beaucoup d'amis »

Primo, parce que la couleur de mes cheveux rebute les gens. Et deuxio, parce qu'ils me trouvent bizarre et avec raison.

Depuis que je suis enfant, voire même depuis ma naissance, pour ce que je m'en rappelle, je vois des gens qui n'existent pas. Oui, vous aussi ça vous rappelle un film :

« Je vois des gens qui sont morts ».

Et je parle aux fleurs. Enfin à la nature, en règle générale. Cela me ferait bien rire, si ce n'était pas vrai. Et puis, j'ai toujours peur que quelqu'un me surprenne à parler à un arbre ou une fleur.

Bon, que moi je le fasse, je passe pour une folle. En revanche, s'ils savaient qu'ils me répondent, je ne vous raconte pas l'émeute.

Après, pour les âmes perdues, je ne me vois pas entamer la conversation en disant à quelqu'un :

« Salut, alors ta tante me demande de t'expliquer qu'elle n'a pas souffert et qu'il faudrait que vous arrêtiez de la pleurer, car elle est heureuse ici ».

Sérieusement, je vous fais ça et vous tapez un sprint. Ou alors vous appelez l'asile. Ben perso, je n'ai pas envie de vérifier ce

que les gens vont me créer comme problème. Alors je préfère les fuir. Enfin pas tous, j'ai quand même quelques amis. Il ne faut pas pousser, je ne suis pas un monstre non plus, quoique...

Je me secoue et file vers Juliette, c'est sa grande sœur qui m'a amenée vers elle. Elle avait peur qu'après son accident, Juliette se renferme sur elle, et même pire qu'elle ait un geste malheureux. Et elle avait raison, car souvent mon amie a des idées noires.

Elle m'a posé la question, un jour :

— Explique-moi « la radieuse », pourquoi viens-tu parler à un vilain petit canard tel que moi ?

Je l'ai fixée quelques instants, en me demandant pourquoi elle m'avait donné ce surnom ridicule, et je lui ai répondu :

— Si je te le dis, je devrais te tuer et t'enterrer. S'il te plaît, ne me pose pas de questions, c'est trop de travail de cacher un corps. En plus, je commence à m'habituer à toi.

Elle a éclaté de rire et l'on ne s'est plus quittées.

— Coucou, la « radieuse », alors tu m'as l'air d'humeur pensive. Même les profs ont trouvé bizarre de ne pas t'entendre bavarder.

— Comme si je bavardais en classe, je suis bien trop occupée à trouver un moyen pour que tu te taises.

Nous partons d'un grand éclat de rire et nous nous dirigeons vers le centre commercial.

Discrètement, j'effectue un petit geste avec le pouce levé vers sa sœur. Je sais que tant que Juliette traversera l'adolescence, elle restera à ses côtés. Et du coup, moi aussi.

Ma sœur raconte que je suis « une passeuse d'âmes », je ne peux m'empêcher de repenser à Arwen qui l'a repris, la première fois, en s'exclamant :

— Quoi ? Une « Passeuse d'armes » ? Waouh, maman, elle passe des armes, alors que moi je n'ai même pas le droit de réaliser un peu de magie. Il y a des préférences dans cette maison.

Encore une fois, notre mère a râlé. Quoique là, je sois d'accord avec elle.

Bon sang ! ils n'ont qu'à prendre le métro, ce n'est pas « Air Anasthasia » non plus, pfff.

Je reste derrière mon amie, pensive. Je ne suis pas si bougonne d'habitude. Mais qu'est-ce qui m'arrive encore ?



CHAPITRE 5

Ludmilla

Je file après avoir embrassé mes grands-parents et veillé à ce que Tara et Andréas montent rejoindre maman.

J'ai beaucoup de rendez-vous, je remplace un ami dans son cabinet. Il a voulu faire le malin pendant un voyage au ski. Résultat, double fracture du péroné, il n'est pas près de revenir travailler. Ça tombe bien, enfin si je peux dire, puisque je cherchais du travail. Je m'engouffre dans ma petite voiture.

— Allez, ma Titine, ne me lâche pas, s'il te plaît.

Je sais, je sais, une voiture ça ne comprend pas. Oui, eh bien dans le doute, moi je lui parle à ma Titine. Et jusqu'à présent, ma petite mini m'a toujours répondu en démarrant. Elle broute un

peu, mais démarre. Je rigole en pensant à mon frère qui m'a dit qu'un jour je finirai sur le bitume.

Je prends la route de la côte. Franchement se rendre au travail avec de tels paysages devant soi c'est quand même génial. Arrivée en ville, je trouve une place directe devant le cabinet. Il faudrait que Xavier pense à se créer un parking. Aujourd'hui, j'ai de la chance, mais ce n'est pas toujours le cas.

Je recule le moment d'entrer dans le cabinet en regardant les vitrines et en jetant un œil sur le port, comme je sais ce qui m'attend et je ne peux pas dire que je sois motivée. Mélanie lève la tête en me saluant :

— Bonjour, madame O'Malley.

— Combien de fois, vais-je devoir te répéter de me tutoyer et de m'appeler Lu ? Je sursaute à chaque fois en ayant l'impression que ma mère va surgir de derrière moi.

Comme à chaque fois que je lui répète cette phrase, elle rit, mais je sais que demain je devrai lui redire la même chose.

Elle est adorable, je sais qu'elle élève seule sa fille et pour cela j'avoue, je l'admire. De corpulence assez forte, c'est une personne dynamique. Elle pratique la danse plusieurs soirs par semaine, je le sais, car c'est Ann qui garde sa fille.

Elle gère le cabinet comme personne, plus qu'une assistante-vétérinaire, c'est une véritable fée.

— Alors, tu as engendré des ravages hier soir ?

Elle rougit en me rétorquant :

— Pfff, il n'y avait que des minots.

— Tu sais qu'il suffirait que tu leur parles avec ton joli accent pour qu'ils tombent comme des mouches.

Elle hausse les épaules et part chercher l'agenda.

— Bon ! Parlons peu, mais parlons bien. Vous devez prendre une décision pour ce zoo. Mme Kendall vient à 10 h pour le vaccin de lady, et sinon nous avons beaucoup de consultations.

Je ris devant sa façon détournée de m'avertir de me mêler de mes affaires, je lui fais un bisou sur la joue. Je ne résiste pas à l'envie de la voir rougir, cela lui va tellement bien. Elle se dévalorise souvent, pourtant elle est belle comme un cœur avec sa chevelure noire qui tombe en boucle sur son petit visage rond. J'ai déjà stipulé qu'elle ressemble à une fée ?

— D'accord ! D'accord, j'ai compris, tu ne veux pas de moi ici. Bien ! je me retire, mais sache que tu m'as brisé le cœur.

Je pars la main sur le front feignant d'être affecté. Son petit rire cristallin m'accompagne dans les couloirs qui mènent à mon

bureau. J'en profite pour vérifier l'état de nos petits pensionnaires, tous heureux de pouvoir parler à quelqu'un qui les comprend.

« Bonjour, Lu »

« J'ai mal, je peux avoir quelque chose, s'il te plaît ? »

« On joue ? Allez, on joue ? »

Je leur souris, prodigue une caresse à certains, et je donne leurs traitements à d'autres. J'entre enfin dans le bureau, où je retrouve le visage de Xavier sur une grande affiche.

— Tu as vraiment un problème d'ego, toi, dis-je à son visage hilare.

Je ne sais pas s'il arrivera à se fixer un jour. Il a déjà plus de quarante ans, mais continue de brûler la vie par les deux bouts comme s'il en avait vingt, ce qui l'a d'ailleurs amené à l'hôpital. Levant les yeux au ciel, j'allume le pc pour consulter les e-mails de la clinique. Effectivement, le zoo m'a encore écrit. Décidée, je tape ma réponse.

De : La clinique Gonzalves

À : Zoo Blackword

Objet : Prise en charge vétérinaire

Monsieur, Madame,

Je suis responsable de la clinique de M. GONZALVES XAVIER, à la suite de son accident, j'assure l'intérim à la clinique vétérinaire.

J'ai conscience que votre demande est urgente, je me suis d'ailleurs rendue à votre adresse pour voir les lieux de moi-même.

Après réflexion et avec l'accord de M. GONZALVES, je vous confirme que nous sommes d'accord pour assurer le suivi vétérinaire de vos pensionnaires, ainsi que les urgences, cela va sans dire.

Ma secrétaire se tient à votre disposition pour voir l'arrangement financier dans les conditions déjà évoquées par M. GONZALVES.

Cordialement,

Mlle O'MALLEY LUDMILLA

Bon pour accord M. GONZALVES XAVIER

Je relis et l'envoie en priorité haute avec accusé de réception. Je ne peux m'empêcher de frissonner, ce zoo me file la

trouille, je dois bien l'avouer. Cependant, je sais que ce n'est pas mon cabinet. Je repense à ma discussion téléphonique d'hier soir à ce sujet avec mon ami Xavier.

— Lu, à moi aussi cela ne me plaît pas. Mais je ne peux pas me permettre de dire non à un si grand groupe. Sinon, autant accepter que ma famille finance le cabinet et tu sais pourquoi je m'y refuse.

— Je le sais bien, mais avoue que leur infrastructure est bizarre quand même. Cependant, je te l'accorde, si ta famille se mêle de ton entreprise, adieu la tranquillité d'esprit.

— Nous sommes d'accord sur les deux points. Écoute, Lu, fais comme tu le sens, je me débrouillerai au pire. Je suis de ton avis, cela ne me dit rien qui vaille toutes ces cages. Ni pourquoi ils ont besoin d'un si grand laboratoire.

Nous restons quelques minutes en silence, pesant le pour et le contre chacun de notre côté. D'une voix affirmée, j'avais repris :

— Écoute, je vais donner notre accord. D'une, nous ne pouvons pas l'un comme l'autre cracher sur cette aubaine financière. Puis, si les animaux sont en danger, nous serons aux premières loges pour les sauver.

— Lu, je n’aime pas ça. J’ai bien réfléchi, au pire ma famille n’est peut-être pas une si mauvaise idée.

— Non ! Tu l’as assuré toi-même, on se fait sûrement des idées et en cas de souci, j’appelle Arwen ou Gwen. Et puis, je ne suis pas une faible femme, tu devrais le savoir.

Il avait rigolé, repensant sûrement à notre rencontre.

Plusieurs garçons du campus pensaient pouvoir me voler des baisers et voyant que je ne céda pas à leurs avances, ils ont commencé à m’agresser.

Mon frère et son ami, qui n’étaient autres que Xavier, sont arrivés en courant, mais juste pour constater que tous les quatre avaient fini par terre, en se tenant un endroit précieux de leur anatomie.

— Quoi ? Les leçons de self-défense de grand-père auront servi à quelque chose au moins, leur ai-je répliqué quand j’ai vu leurs têtes sidérées et leurs mains protégeant aussi leurs entrejambes.

De ce jour, tous les garçons m’avaient traitée avec respect ou alors méfiance, peu importe, la finalité étant que l’on me laissait tranquille.

Nous avons continué de discuter quelques minutes puis nous nous sommes dit bonne nuit. Je pense qu'il a un faible pour moi, mais je n'ai jamais compris pourquoi il était devenu ami avec mon frère. Ils ont une grande différence d'âge, Arwen est plutôt quelqu'un de solitaire et réservé, tout le contraire de Xavier qui a besoin d'être aimé et complimenté.

Je mets les papiers en ordre en repensant à ce que j'avais vu là-bas. Le zoo est à l'écart de toutes habitations dans une forêt, ce qui pourrait être une bonne idée pour que les animaux ne soient pas dérangés. Alors, pourquoi avons-nous cette impression de danger ?

L'entassement des cages peut être expliqué par l'aménagement soudain de ce groupe, je soupire. Je dois me rendre à l'évidence, je leur cherche des excuses, quelque chose n'est pas clair dans ce zoo, j'ai un mauvais pressentiment.

Un bip retentissant m'annonce l'arrivée d'un mail. Tiens quand on parle du loup. J'ouvre le message à la fois curieuse et inquiète. En fait, je crois que j'aimerais qu'ils me disent que finalement, ils se passeraient de nos services. Mais mes espoirs sont balayés en lisant l'e-mail.

De : Zoo Blackword

À : La clinique Gonzalves

Objet : Re : Prise en charge vétérinaire

Mlle O'MALLEY,

Nous prenons note du remplacement et nous vous confirmons que nous n'y voyons aucune objection.

Certains de nos volatiles ont, semble-t-il, peu apprécié le voyage.

Vous serait-il possible de faire le déplacement pour les examiner ?

Cela ne devrait pas vous poser de problèmes, puisque vous connaissez, visiblement, la route pour venir chez nous !

Cordialement,

Mlle SHIOB

Je ne sais pas, je ressens un malaise en lisant ce mail, on dirait presque une accusation. Je réponds par l'affirmative en leur signifiant que mon emploi du temps étant déjà fait, je passerai vers 18 h. À part, s'il y avait une urgence.

Pas de réponse, je suppose donc que cela leur convient. Pourtant toute la journée, je vais repenser à ce mail, à notre

conversation avec Xavier et ce que j'ai vu de mes yeux. Même Mme Kendall va être obligée de me rappeler à l'ordre.

Lady m'informe que sa maîtresse ne mange pas souvent, lui laissant le peu qu'elle dispose pour elle.

Je regarde la vieille dame, qui est habillée élégamment, rien que son tailleur doit valoir le prix d'une partie de ma garde-robe, ce qui semble clocher avec les affirmations de la chienne.

— Vous allez bien, madame ?

— Oui, oui ! C'est à vous qu'il faut demander cela. Cela fait dix minutes que ma Lady vous regarde comme si elle vous parlait de moi.

Je souris en pensant qu'elle est observatrice.

— Mais oui ! Vous savez bien que c'est mon secret, ajouté-je avec un clin d'œil.

Au départ, j'ai eu du mal à l'amadouer, elle ne jurait que par Xav. Seulement, sa chienne avait enfin quelqu'un pour expliquer la situation.

La jolie cocker (je sais, Lady pour cette race, c'est d'un cliché. Mais qui suis-je pour discuter les goûts de mes patients ?) Elle me fixe avec un air pincé, je ne suis pas sûre de lui décrocher un sourire aujourd'hui. Lorsque soudain, j'ai une idée :

— Oh ! Je pense à une chose. Mince, vous n'allez pas pouvoir sûrement, tant pis. Ce n'est pas une si bonne idée, finalement.

Je sais qu'elle est curieuse comme un pou, elle ne résiste pas à saisir la perche que je viens de lui tendre.

— Hum, dites toujours. Au point où nous en sommes.

— Non, je ne voudrais pas vous déranger. C'est plutôt personnel en fait.

— Ne vous faites pas prier, enfin ! exige-t-elle l'air exaspéré.

— Bon, c'est bien parce que vous insistez. Voilà, ma grand-mère sort depuis peu d'un genre d'AVC. Nous cherchons une dame de compagnie, mais je suis sûre que cela ne vous intéresse pas. Je sais que votre famille est très riche, mais je sais aussi que mon grand-père voudra rémunérer cette personne, vous connaissez les hommes et leur ego. Pourtant, je n'ai pas confiance en ces dames que je ne connais pas. Vous, ce n'est pas pareil. Cependant, je comprendrais que vous ne soyez pas intéressée.

Elle réfléchit, je sais que je la tiens. Sa famille était effectivement fortunée, mais les mauvais placements de son fils l'ont laissée sans le sou, c'est pour cela qu'elle ne mange plus à sa

faim. Elle fait mine de se gratter le menton. Puis avec un énorme soupir comme si elle m'accordait un service immense, elle me répond :

— Soit, c'est bien pour vous aider, car Lady vous adore. Pour les émoluments, nous verrons cela avec votre grand-père. Combien vous dois-je, docteur ?

— Oh, Mélanie ne vous a pas informée ? Aujourd'hui, je travaille en bénévolat, je fais cela de temps en temps. Donc, vous ne me devez rien du tout.

Vu son air soupçonneux, je me dis que j'ai peut-être poussé le bouchon un peu loin. Discrètement, j'appuie que le bouton d'accueil de Mélanie, qui arrive dans la seconde.

— Oh ! Excusez-moi. Je croyais que vous aviez fini.

Je lui fais les gros yeux, je vois qu'elle a envie de rire à sa manière de se mordre la joue.

— Eh bien ! Mélanie, vous n'avez pas indiqué à Mme Kendall que je ne faisais pas payer mes consultations, aujourd'hui ?

— Oh ! Zut, excusez-moi. Cela m'était sorti de la tête avec tout ce travail.

— Bon ! Ce n'est pas grave, un oubli peut arriver. Vous pouvez voir avec mon assistante pour le prochain rendez-vous et elle vous donnera l'adresse de mes parents pour ma grand-mère.

Je m'adresse à sa chienne, grâce à mon don :

« J'espère que cela va aller mieux, maintenant. On se reverra très souvent, je pense. »

— Merci, du fond du cœur pour elle. Elle fait prétentieuse quand on la voit ainsi, mais elle a un cœur d'or. Quand je vois comment son garçon la traite, j'ai des envies de mordre.

— Je sais, ma belle, mais évite, c'est le genre d'homme qui n'hésiterait pas une seconde à te faire piquer. Et ta maîtresse comme moi, nous serions malheureuses sans toi »

Elle jappe en remuant la queue et je lui donne une dernière caresse en faisant un clin d'œil discret à mon assistante, qui encore une fois m'a suivie dans mes délires.

La journée finie, je prépare mon sac pour me rendre au zoo. Mélanie arrive sur ces entrefaites.

— C'est vraiment gentil de votre part.

— De quoi ?

— Vous le savez très bien. Les soins que vous offrez à certains clients. Et puis le travail pour Mme Kendall, peu l'auraient fait.

J'hausse les épaules, gênée. Contrairement à mon ami, je n'aime pas la gloire et les compliments.

— Ce n'est rien, je ne réalise pas ce travail pour devenir riche. Mais parce que j'aime les animaux et les gens.

Je suis surprise quand elle se rapproche de moi afin de me serrer dans ses bras pour un énorme câlin.

— Heu, Mélanie, je ne savais pas que tu avais changé de bord. Mais tu sais les cheveux longs, je les préfère portés par un beau mâle bien musclé, tant qu'à faire.

Elle rigole, loin d'être dupe de mon ton badin. Non, je n'aime pas non plus les marques d'affection, je ne sais pas comment les gérer.

Maman n'est pas une grande démonstratrice non plus et avec la vie que nous avons eue, les câlins étaient le cadet de nos soucis. Ne pas partir dans le passé, non ! Ressasser ne sert à rien, Lu.

Après mon petit mantra quotidien, je claque une bise sonore sur la joue de mon assistante et amie et je file en direction

du zoo. Encore ce mauvais pressentiment, j'envoie un SMS à Gwen, me doutant que mon frère aurait insisté pour venir.

[Slt, le pou. Dis, je ne sais pas pourquoi, mais j'ai un mauvais pressentiment, je me rends au zoo de Blackword. Si tu n'as pas de mes nouvelles avant 20 h, envoie la cavalerie lol. Merci. Et ne dis rien au moche, sinon je vais l'avoir sur le dos et il est lourd dans tous les sens du terme lol. Bisou]

La réponse ne tarde pas :

[OK, la gueuse ! Fais gaffe à tes fesses, je n'ai pas envie qu'il me fasse rôtir en enfer, bisou.]

Je range mon téléphone dans mon sac en souriant devant les surnoms idiots que nous nous sommes attribués.

Je redeviens sérieuse en repensant à ma destination, j'espère que ce que l'on m'a rapporté est faux. Car si ce que j'ai entendu des animaux est vrai. Mon Dieu ! J'en frissonne par anticipation.



CHAPITRE 6

Aëllig

Une odeur métallique imprègne les lieux, je dresse la tête vers mon chef. Il plisse le front, lui aussi cela ne lui dit rien qui vaille.

— Il n’y avait jamais eu de sang avant.

Je parcours rapidement la distance qui me sépare d’Allan. Il est capable de ressentir les émotions des gens rien qu’en posant sa patte là où ils sont passés. Je le laisse faire pendant que je reprends le tour des lieux. Je sens qu’il y a eu une bagarre terrible ici.

Je ne sais pas encore qui a été enlevé, mais il s’est visiblement battu avec rage et désespoir. Je retourne vers mon chef et mon collègue qui n’en reste pas moins mon ami, peut-être même